

beau froment qu'il y sçauroit avoir en France, duquel ledit sieur de Poutrincourt me donna vne glanne quand il fut arrivé audit Port de *Campseau*, laquelle (avec une de segle) ie garde avec son grain dès il y a dix ans.

Il étoit prêt de dire Adieu au Port Royal, quand voici arriver *Membertou*, & sa compagnie, victorieux des Armouchiquois. Et pource que l'ay fait vne description de cette guerre en vers François, ie n'en veux ici remplir mon papier, étant desireux d'abreger plutôt que de chercher nouvelle matiere. A la priere dudit *Membertou* il demeura encore vn iour. Mais ce fut la pitié au partir, de voir pleurer ces pauvres gens, lesquels on avoit toujours tenu en esperance que quelques vns des nôtres demeureroient auprès d'eux. En fin il leur fallut promettre que l'an suivant on y enverroient des ménages & familles pour habiter totalement leur terre, & leur enseigner des métiers pour
601 les faire vivre comme nous. En quoy ilz se consolerent aucunement. Il y restoit dix bariques de farines qui leur furent baillées avec les blez de notre culture, & la possession du manoir, s'ilz vouloient en user. Ce qu'ilz n'ont pas fait. Car ils ne peuvent être constans en vne place vivans comme ilz font.

L'onzième d'Aoust, ledit sieur de Poutrincourt partit lui neuvième dudit Port-Royal dās vne chaloupe pour venir à *Campseau*: Chose merveilleusement hazardeuse de traverser tāt de bayes & mers en vn si petit vaisseau chargé de neuf personnes, des vivres necessaires au voyage, & [d']assez d'autres bagages. Etans arrivés audit port de ce bon homme Savalet, [il] leur fit tout le bon accueil qu'il lui fut possible: & de là nous vindrent voir audit *Campseau*, où
365 nous demeurames encore huit iours.

Le troisième de Septembre nous levames les ancrs, & avec beaucoup de difficultez sortimes hors les basans qui sont aux environs dudit *Campseau*. Ce que noz mariniers firent avec deux chaloupes qui portoient les ancrs bien avant en mer pour soutenir notre vaisseau, à fin qu'il n'allāt donner contre les rochers. En fin étans en mer on laissa à l'abandon l'une desdites chaloupes, & l'autre fut tirée dans le Ionas, lequel outre notre charge portoit cent milliers de Moruës, que seches que vertes. Nous eumes assez bon vent jusques à ce que nous approchames les terres de l'Europe. Mais nous n'avions pas tout le bon traitement du monde, par ce que, comme l'ay dit, ceux qui nous vindrent
602 querir, presumans que nous fussions morts, s'étoient accor modez de noz rafraichissemens. Nos ouvriers ne beurent plus de vin depuis qu'ilz nous eurent quittés au Port-Royal: Et nous n'en avions gueres, par ce que ce qui nous abondoit fut beu joyeusement en la compagnie de ceux qui nous apportèrent nouvelles de France.

Le vingt-sixième Septembre nous eumes en veuë les iles de Sorlingues, qui sont à la pointe de Cornuaille en Angleterre. Et le vingt-huitième pensans venir à Saint-Malo, fumes cōtraints de relacher à Roscoff en la basse Bretagne [faute de bon vent], où nous demeurames deux iours & demi à nous rafraichir. Nous avions vn Sauvage qui se trouvoit assez étonné de voir les batimés, clochers, & moulins à vent de France: mêmes les femmes qu'il n'avoit onques veu vêtues à notre mode. De Roscoff nous vimmes avec bon vêt rendre graces à Dieu audit Saint-Malo. En quoy ie ne puis que ie ne loue la prevoyante vigilance de notre Maitre de navire Nicolas Martin, de nous avoir si dextrement conduit, en vne telle navigation, & parmi tant d'écueils & capharées rochers dōt est remplie la côte d'entre le cap d'Ouessans & ledit Saint Malo. Que si cetui ci est loüable en ce qu'il a fait, le Capitaine